

“La lecture silencieuse et solitaire reste l’activité la plus efficace pour le développement de l’intelligence”

■ La littérature a-t-elle un avenir? L’intelligence artificielle et la culture de l’image vont-elles la ranger dans les étagères du passé? Spécialiste des lettres francophones, Antoine Compagnon souligne ce qu’elle peut encore nous apporter.

Entretien Bosco d’Otreppe

Deviens qui tu es” nous murmurent la poésie, les romans, les auteurs, les pages que nous dévorons. Le 30 novembre 2006, accueilli au Collège de France, voici ce que rappelait Antoine Compagnon dans sa magistrale “leçon inaugurale” que l’on gagne à relire sur le site du même Collège⁽¹⁾. Le hic, a poursuivi l’académicien ce mardi 7 novembre aux Grandes Conférences catholiques, c’est que la littérature ne s’impose pas et, qu’aux hurlements, elle préfère le

murmure. C’est donc dans le silence, celui de la lecture patiente et solitaire, qu’on peut en recevoir tous les bénéfices. Mais à l’heure de la multiactivité, des incessantes notifications, des vidéos, des séries, des livres audio et des réseaux sociaux, quel temps consacrons-nous à ce retranchement vital? Loin d’être un technophobe, étranger à tout pessimisme, tel est le point d’attention qu’a tenu à glisser ce grand spécialiste de la littérature francophone.

Vous aimez citer une guerre d’apparence anecdotique: celle menée par les écrivains en 1830 contre... l’avènement de la plume de fer. Pourquoi?

La plume de fer est à mes yeux l’une des inventions les plus importantes faites par l’humanité, car elle a permis la démocratisation de l’école primaire à partir des années 1830. Mais quand elle fut introduite en Europe, quasi tous les écrivains l’ont refusée. Chateaubriand, Hugo, Balzac, Flaubert ne s’y sont jamais convertis. Si on ne consacre pas un peu de temps à aiguiser sa plume d’oie entre deux phrases, on n’aura plus le loisir de réfléchir, argumentait-on à l’époque. “La plume de fer, c’est la honte, c’est le déshonneur, c’est le fléau des sociétés modernes, ironisait un écrivain. Je vous le dis, le monde ne mourra ni par la vapeur, ni par le gaz hydrogène, ni par les ballons, ni par les chartes constitutionnelles, ni par les chemins de fer... le monde mourra par la plume de fer.”

La littérature lui a pourtant survécu, comme elle a survécu au stylo à réservoir, au stylo Bic, à la machine à écrire, puis au traitement de texte, lequel a pourtant éveillé de nombreuses craintes. Soyons donc prudents face à l’apparition des nouveautés techniques dont la culture peut aussi profiter.

L’histoire de l’écrit a été marquée à la fin de l’Antiquité par l’invention du Codex (le livre papier tel que nous le connaissons aujourd’hui) et de l’imprimerie. Avec le numérique, assiste-t-on à une révolution comparable à l’ampleur de ces deux inventions?

Oui, bien qu’à certains égards, il ne s’est pas du tout produit ce qu’on avait prévu. En 2014, on annonçait aux États-Unis que la vente des livres numériques dépasserait en 2017 celle des livres papier. Or, après une crois-



© BLAISE DEHON

sance importante, le chiffre d'affaires du livre numérique a vite atteint un palier et s'effrite même depuis. En 2022, aux États-Unis, ce chiffre d'affaires ne représentait que 11 % du marché du livre. La proportion est comparable en France, et de moitié plus faible si on s'attache au seul marché des livres dits de littérature. Nous sommes tous aujourd'hui des lecteurs hybrides (la majorité d'entre nous lit sur les deux supports que sont l'écran et le papier). Le livre numérique, sauf dans les domaines spécialisés, par exemple juridiques, n'a pas répondu, pour l'instant, aux attentes placées en lui.

Sait-on pourquoi ?

Les raisons sont d'abord économiques : un livre numérique coûte presque toujours plus cher qu'un livre de poche. D'autant qu'on achète un livre numérique uniquement pour le lire : on ne peut ni le prêter ni le donner... Ensuite, nous sommes nombreux à garder un grand attrait pour l'objet papier qui est, il est vrai, assez parfait et idéal pour l'utilisation que l'on en fait. Notons d'ailleurs – c'est assez éloquent – que le livre numérique n'a pas du tout pris dans le secteur du livre pour enfants. Celui-ci demeure un objet chéri.

Il y a, enfin, des attachements au livre papier qui sont liés à la mémoire. Moi-même, j'ai tendance à plus facilement oublier un livre que j'ai lu sur un écran. Je ne sais plus si je l'ai vraiment lu, si je l'ai terminé... Le livre numérique est plus impalpable, alors qu'on bénéficie d'une mémoire visuelle et spatiale, celle des pages, de l'emplacement d'un passage, lorsqu'on a tenu un livre en main.

Le numérique a-t-il bouleversé la littérature en tant que telle ?

Si ce n'est quelques prouesses (des livres écrits avec des tweets par exemple), la littérature n'a pas, ou pas encore, tellement changé. Aucune forme littéraire réellement nouvelle n'est apparue. On verra ce qu'il en sera avec l'intelligence artificielle...

Menace-t-elle la littérature ?

Elle menace un certain type de littérature : celle qui n'est pas inventive. L'intelligence artificielle produit désormais des scénarios de film et des romans de gare, des romances. C'est une littérature qui répond à la demande, mais non pas une littérature qui crée un besoin – comme les distinguait Paul Valéry. Une telle littérature peut faire preuve d'inventivité, mais non de véritable invention.

Justement, alors que les séries, par exemple, sont de plus en plus diversifiées, inventives et populaires, quel est aujourd'hui le propre de la littérature ? Y a-t-il encore des choses qu'elle seule puisse nous procurer ?

En effet, la littérature n'est plus le mode d'acquisition unique et privilégié d'une conscience historique, esthétique et morale. Toutefois, nous disent les neuroscientifiques, la lecture attentive, silencieuse et solitaire reste l'activité la plus efficace pour le développement de l'intelligence. Quand on lit un livre, on est maître du temps. Le temps est à nous. On peut revenir sur une page, la relire, chercher à la mémoriser, s'initier aux finesses de la langue. Cette expérience est respectueuse de l'imaginaire, de la liberté et de la prudente délibération intérieure. Cela n'est pas possible avec un film ou une série, et je crains que la lecture solitaire et silencieuse, à l'heure des notifications et de la multiactivité, soit en danger aujourd'hui.

Je constate par ailleurs qu'on va de plus en plus vers la lecture partagée : il suffit de voir la croissance, extraordinaire ces dernières années, de la vente des livres audio, qu'on peut écouter dans la voiture, en passant, en bricolant, en courant ou en faisant la vaisselle...

“L'intelligence artificielle produit désormais des scénarios de film et des romans de gare, des romances. C'est une littérature qui répond à la demande, mais non pas une littérature qui crée un besoin – comme les distinguait Paul Valéry.”

“Depuis le siècle des Lumières, la littérature a pour ambition de libérer l'individu de ses préjugés. Malheureusement, ce n'est plus une prémisse qui fasse l'unanimité : beaucoup aujourd'hui se méfient du pouvoir de la littérature et souhaitent qu'elle soit avant tout l'expression de nos inquiétudes contemporaines.”

Si la valeur de la littérature tient, notamment, dans sa lecture patiente, écouter un livre audio est-ce encore être en contact profond avec de la littérature ?

C'est une question légitime et grave. Écrire est “une ancienne et très vague, mais jalouse pratique, dont gît le sens au mystère du cœur. Qui l'accomplit, intégralement, se retranche”, répondait Mallarmé à la question “Sait-on ce que c'est qu'écrire ?” L'écriture passe par le retranchement, et la lecture tout autant. Nous devons maintenir vivants ces moments de retraite et de silence.

La littérature “déconcerte, dérange, déroute, dépayse”. Elle “libère”, écrivez-vous régulièrement. Beaucoup s'inquiètent de la présence, dans le monde littéraire anglo-saxon que vous connaissez bien, des “sensitivity readers” qui – lorsqu'il s'agit de rééditer un livre ancien – expurgent certains ouvrages de tous les passages et stéréotypes qui pourraient heurter des communautés. Redoutez-vous ce courant ? Risque-t-il de museler ou censurer la littérature ?

Il ne sera jamais possible de censurer complètement la littérature, mais on peut en effet s'inquiéter de cette mode qui entend réécrire certains textes anciens, susceptibles aujourd'hui de blesser ou d'offenser. Comme toujours, la réponse est dans la recontextualisation de ces textes, bien plus formatrice que la censure de l'histoire et du passé.

Plus fondamentalement, depuis le siècle des Lumières, la littérature a pour ambition de libérer l'individu de ses préjugés. Malheureusement, ce n'est plus une prémisse qui fasse l'unanimité : beaucoup aujourd'hui se méfient du pouvoir de la littérature et souhaitent qu'elle soit avant tout l'expression de nos inquiétudes contemporaines.

→ (1) Intitulée “La Littérature, pour quoi faire ?” on peut la retrouver à ces adresses : <https://books.openedition.org/cdf/524> ou <https://www.college-de-france.fr/fr/agenda/lecon-inaugurale/la-litterature-pour-quoi-faire-0>

Présentation



g.c.c.

Écrivain d'origine franco-belge, né à Bruxelles en 1950, Antoine Compagnon est un ancien élève de l'École polytechnique. Destiné à une vie d'ingénieur, il fut retourné à l'aube de sa carrière par un sonnet de Joachim du Bellay. “J'avais vingt ans, expliquait-il en 2006. Paris était une fête de l'esprit. La mère d'un ami m'avait conseillé de visiter le Collège de France. J'étais venu, j'avais consulté l'affiche, [...] et un matin, non sans appréhension, j'avais pénétré dans une salle de cours. [...] Rencogné au dernier rang, j'avais entendu un petit homme qui avait l'air d'un oiseau frêle. Il expliquait – minutieusement et somptueusement – un sonnet de du Bellay, comme je n'avais jamais vu faire ni imaginé qu'on pût faire. J'appris bientôt son nom : c'était, invité par Claude Lévi-Strauss, Roman Jakobson que je venais d'écouter, l'immense linguiste et poéticien qui a traversé tout le XX^e siècle, de Moscou à Prague, puis New York et Harvard.”

La vocation d'Antoine Compagnon était née. Aujourd'hui, grand spécialiste de Marcel Proust, de Montaigne, de Colette ou de Pascal, enseignant durant de longues années au Collège de France ou à la Columbia University de New York, l'essayiste et critique littéraire est devenu membre de l'Académie française et une référence des lettres francophones.